L'AÎNÉ DES ORPHELINS

Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

Les Crapauds-brousse
roman, 1979

Les Écailles du ciel
roman, 1986
Grand Prix de l'Afrique noire
Mention spéciale de la fondation L. S. Senghor

Un rêve utile
roman, 1991

Un attiéké pour Elgass
roman, 1993

Pelourinho
roman, 1995

Cinéma
roman, 1997

TIERNO MONÉNEMBO

L'AÎNÉ DES ORPHELINS

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

ISBN : 2-02-041486-4

ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Si le génocide rwandais est irréfutable, les situations et les personnages de ce roman sont, eux, fictifs pour la plupart.

Ce roman s'inscrit dans le cadre de l'opération « Écrire par devoir de mémoire », conçue par l'association Arts et Médias d'Afrique et soutenue par la Fondation de France.
Son titre m'a été suggéré par un ami rwandais.

La douleur d'autrui est supportable.

Proverbe rwandais

On tue un homme, on est un assassin. On en tue des milliers, on est un conquérant. On les tue tous, on est un dieu.

Edmond Rostand

A la mémoire d'Issata,
Pour Clément,
pour Jean Mukimbiri,
pour le bon docteur Rufuku,
pour Alice, Valentine et Laetitia,
les trois tigresses de Kigali dont la beauté
et la force ont su repousser la mort.
Pour les Rwandais, Twas, Hutus ou Tutsis…
et vivants de préférence.

Je n'en veux pas au sort. J'en veux à Thaddée. Il ne me reste plus aucune chance : ils viendront me tuer demain ou bien après-demain. Même ceux qui ne croient pas en Dieu pardonnent avant de mourir. Mais Thaddée est impardonnable. Tous mes malheurs viennent de lui.

Thaddée, c'est mon cousin. Sa famille avait sa colline au-dessus du lac Bihira. A la saison des grandes pluies, que nous appelons *itumba*, j'avais l'habitude de l'y rejoindre pour chasser le rat palmiste et sculpter des jeux d'*igisoro* que nous allions vendre aux touristes. Quelques jours avant la chute de l'avion, j'avais reçu au marché hebdomadaire de Bugesera un message d'Oncle Sentama (depuis la dernière saignée, il habite de l'autre côté du lac Cyambwé, au pays appelé Tanzanie) : « Viens, fils de ma sœur, disait-il. J'ai besoin que l'on m'aide pour cultiver les patates et le taro. Comme ça, si tu as été poli et si tu as bien travaillé, je t'emmènerai en ville voir un film. Puis je te coudrai des habits neufs et je t'offrirai le vélo que je t'ai tant de fois promis quand j'aurai vendu mes pintades. » Mais il était là, Thaddée, avec son nez qui respire la malchance et ses grandes

oreilles qui entendent tout. « Bonne idée ! exulta-t-il. Je t'accompagne. Comme ça, j'aurai aussi un vélo et je reverrai Oncle Sentama. » Le messager était un de ces marchands de bétail qui passent les frontières, en poussant leurs bœufs à travers la brousse. Il avait ordre de m'emmener avec lui, le lendemain à l'aube. « Pas si vite ! protesta Thaddée. Nous devons nous préparer. Si l'on partait plutôt mardi ? C'est ce jour-là que Misago, le gendarme, fait sa tournée. Nous profiterons de sa Jeep jusqu'à Nyarubuyé. De là, nous nous joindrons à un groupe de colporteurs pour passer la frontière en toute quiétude. J'en parlerai à mon père. Misago ne peut rien lui refuser. – Mardi, c'est trop loin, Oncle Sentama va s'impatienter ! » tentai-je de le raisonner. Mais il était écrit au ciel que sa bouche aurait toujours le dessus sur la mienne : « Rien que six jours ! Je t'assure que ça vaut mieux ainsi. Allez, va faire tes adieux à Oncle Théoneste et à Tante Axelle ! Rendez-vous mardi matin de bonne heure près du grand kapokier. » Il me fit un signe d'adieu et disparut sous les bambous. Quelqu'un m'aurait dit « ton cousin Thaddée, tu ne le reverras plus jamais ! », je l'aurais traité de menteur. Pourtant, trois jours après, on abattait l'avion du président. Et voilà les *avènements*.

*
* *

Je m'appelle Faustin, Faustin Nsenghimana. J'ai quinze ans. Je suis dans une cellule de la prison centrale de Kigali. J'attends d'être exécuté. Je vivais avec mes parents au village de Nyamata quand les *avènements* ont

commencé. Quand je pense à cette époque-là, c'est toujours malgré moi. Mais, chaque fois que cela m'arrive, je me dis que je venais d'avoir dix ans pour rien.

*
* *

Selon le sorcier Funga, en quittant la terre, l'âme du président Habyarimana aurait maudit le Rwanda. Le sorcier Funga est un menteur. Il y a bien longtemps que le Rwanda est maudit. Et il le savait bien, d'ailleurs. Il n'était pas tendre avec le pays, même aux temps où tout avait l'air d'aller. Il en disait de mauvaises choses quand les hommes se réunissaient pour boire. « Le diable est partout ici ! clamait-il. Son feu est dans nos montagnes, sa cruauté dans nos cœurs. On ne sait jamais d'où ça vient mais, toutes les saisons, le sang jaillit de partout pour submerger les collines et les lacs. Nous, on veut bien une mer mais pas de cette couleur-là ! Pauvre Rwanda ! On dit que c'est le paradis ! C'est peut-être bien l'enfer ! » Il avait acquis beaucoup de considération dans le village pour avoir guéri le petit Gatoto de la folie et le cordonnier Musaré de l'impuissance. Malgré cela, je ne l'aimais pas beaucoup. On m'avait exhorté à adorer le Christ et à me méfier des sorciers. A l'église, c'est moi qui servais la messe. Le père Manolo m'avait appris à lire les saintes écritures et à dire des *Pater* pour me protéger des diables de païens de son espèce, qui hantaient encore le village cent ans après l'arrivée des Blancs ! Je tremblais malgré tout quand je le voyais manier ses crânes de tortue et ses cornes d'antilope. Maintenant que mon sort est scellé, rien ne me ferait trembler.

Sa case se trouvait à l'autre bout du village, au milieu des fougères et des acacias. Ma mère m'y envoyait parfois avec un bol de bananes cuites ou des œufs de pintade pour qu'il lui lise l'avenir. Il me suffit de fermer les yeux pour revoir comme si c'était réel la masure en question avec son toit en forme d'oignon et son mur grumeleux, en terre rouge. Le plus difficile, c'est d'imaginer encore Funga là-dedans. Peut-être parce que je l'avais reconnu parmi les réfugiés qui tentaient d'atteindre le Zaïre, ce jour où il m'offrit de la viande boucanée. Je ne me souviens plus où c'était : Muhazi, Rutongo, Kayonza ou quelque faubourg de Kigali ? Quand on s'est terré autant que je venais de le faire, impossible de se souvenir ! L'image n'était pas bien nette : trop de fantômes et de zones d'ombre autour de lui, et la nature renvoyait de telles couleurs qu'on se serait cru dans un autre monde. Mais c'était bien Funga, avec sa canne de rotin, ses pieds gercés, ses dents pointues, une besace en peau de panthère accrochée à l'épaule.

– Viens ! me dit-il. Là-bas, derrière la bananeraie !… Tu vois, il me reste du gibier boucané, du manioc et des arachides. Mange-moi ça sans te montrer ! Ils pourraient te manger, eux, la plupart n'ont rien avalé que leur salive depuis plus d'une semaine.

Je fis une bouchée de la nourriture qu'il m'offrait. Je repris mon souffle, la colonne s'était ébranlée vers les collines.

– Allez, viens ! me dit-il.

– J'attends mon père et ma mère.

– Oublie ton père, oublie ta mère ! Quand les choses sont ce qu'elles sont, on ne pense pas à son père, on ne pense pas à sa mère, on pense à sauver sa peau !

– Je n'irai pas sans eux.

– Je dirai que tu es des nôtres ! Ton père et ta mère… ne me dis pas que tu ne sais pas !

– A quoi bon partir ? Y a pas plus de lait ailleurs !

– Ici, les dieux n'ont plus de cœur. De l'autre côté du lac Kivu, il doit en rester, de la chance. Mais toi, tu ne m'écoutes jamais. Ce père blanc t'a pourri la tête. Tu ne crois plus aux pouvoirs de Funga, voilà ce qui te perdra. Pourquoi crois-tu que tu es toujours en vie ? Et pourquoi je suis là devant toi, indemne du choléra et sans égratignures ? Par hasard, n'est-ce pas ? Hi ! hi !

– Je sais où se trouvent mes parents. Ils se cachent dans une grotte du côté de Byumba, près de l'Ouganda. Va vers le sud, Funga, moi je dois remonter vers le nord !

– Le monde est devenu fou mais pas au point où tu l'es, toi. Personne ne se hasarde plus par là-bas, sauf les gorilles et les faiseurs de guerre. Encore une fois, viens avec moi ! C'est le groupe qui sauve : avant de t'atteindre, il faudrait déjà qu'ils exterminent ceux qui t'entourent. C'est mieux que quand tu es tout seul.

– Que je retrouve seulement mes parents et tout ira bien !

– Ne me fais pas pleurer, à mon âge, Faustin ! Crois-moi, y aura plus rien ici à part la cendre des volcans et les méfaits des hypocrites. Je l'avais dit devant le village tout entier : ce pays court à sa perte, c'est ce qu'ont voulu les dieux. Tout le monde m'avait rigolé au nez. Eh bien, qu'ils rigolent encore, s'ils le peuvent ! Je leur avais dit, vous verrez, bientôt le Ciel vous en montrera les signes. Et ça n'a pas tardé. D'abord, le père blanc qui meurt. Où ? Dans la cathédrale de Kabwayi ! En direct à